

# Jean Meslier

## ou l'athéisme comme perspective de libération humaine

Serge Deruette

Association Belge des Athées (ABA)  
Université de Mons (UMONS)

Lorsque, encore obligatoirement masqué, l'athéisme émerge à l'époque moderne sous l'implacable censure de l'Ancien Régime, il s'affirme comme une pensée visant à libérer les esprits des geôles idéologiques dans lesquelles la pensée catholique dominante les tient enfermés. Il s'exprime là, tout voilé soit-il, comme un des éléments les plus avancés de ce que l'audace permet aux esprits les plus éclairés de l'époque, comme une manifestation impie de ce que l'Église tient pour le péché le plus capital des péchés capitaux, celui de l'orgueil par lequel l'homme prétend prendre la place de Dieu (celle que l'Église lui reverse du moins) et le nie pour s'affirmer lui-même le centre du monde, son principe et sa fin.

Fruit de penseurs contestant les idées ambiantes, la critique que représente alors l'athéisme est pourtant confinée à de petits cercles instruits, ceux forcément des seuls nantis tant l'instruction, autre que celle de la catéchèse, est réservée à ces sphères composées de privilégiés de naissance ou de fortune. Ceux-ci, qui partagent des germes de sédition sur le plan des idées, se gardent bien pourtant de la porter sur le plan social.

Car ceux que l'on appelle alors les libertins ont en commun de mépriser le peuple, ce « petit peuple » analphabète qu'ils dédaignent. Ainsi se caractérisent-ils tous par un mépris profond des masses urbaines et rurales qui n'a d'égal que la crainte qu'il nourrissent à leur égard, celle d'un peuple soulevé qui emporterait tout sur son passage, c'est-à-dire les privilèges des nantis qu'ils sont, drapés dans la fierté hautaine de l'aristocratie décadente ou dans l'arrogance de la bourgeoisie montante et pétrie d'ambition. En revanche apprécient-ils que ce peuple ignorant dont ils craignent les explosions de colère croie en Dieu et en Diable, histoire que, aiguillonné par l'espoir du Paradis et terrifié par les flammes éternelles de l'Enfer, il ne gâche pas leur digestion élitaire et reste bien là où il doit être, courbé sous le poids du travail comme sous le joug des puissants de ce monde.

Ainsi, pour ces nantis éclairés des Temps modernes, l'athéisme est-il pour eux, mais pas pour ce peuple marqué par le labeur et les privations, qu'ils aiment à voir croupir dans la saine superstition et la croyance rassurante en un Dieu qu'ils savent, eux, ne pas être. L'athéisme pour eux-mêmes, mais pas pour le peuple : l'athéisme comme apanage des grands, non comme moyen d'émancipation populaire. Tels sont les libertins d'alors, ces athées du Grand siècle comme de celui des Lumières.

Au sein de ce beau monde athée, joyeusement mais prudemment subversif, tout en intrépidité idéale autant qu'en conservatisme social, un penseur athée pourtant se distingue, *un seul* ! Et qui n'a rien d'un riche, rien d'un libertin, rien d'un puissant. Des brumes sous lesquelles il est enfoui, il émerge pour éclater d'une lumière sans égale qui éclipse celle des « athées de luxe » dont il n'est pas.

Il s'agit d'un petit curé de campagne, qui n'a aucune vocation à être philosophe, mais qui pourtant nie Dieu avec une ferveur et un enthousiasme, une profondeur et une persuasion qui font de lui le premier véritable théoricien de l'athéisme, le plus radical aussi. Le plus radical par ses démonstrations athées, mais aussi parce que l'athéisme pour lui n'a de sens qu'au service de la libération humaine, celle de l'humanité souffrante, non celle des esprits éclairés et méprisant de la détresse populaire : celle du peuple abruti sous les préceptes de la religion.

Cet athée d'exception, Jean Meslier (1664-1729), est le curé d'Étrépigny et de Balaives, petits villages des Ardennes françaises, au temps de Louis XIV et de Louis XV. Meslier est cette figure paysanne longtemps laissée dans l'ombre, et qui en surgit pour apparaître comme un auteur dont la puissance et la portée de la pensée dépasse de loin son horizon. Il est un de ces penseurs dont l'envergure intellectuelle est d'importance historique non seulement nationale, mais universelle.

Il l'est parce que l'athéisme qui, sous la censure combinée de l'absolutisme féodal et de l'Église, trace souterraine sa voie, trouve en lui le premier penseur qui offre tant une implacable critique de la religion que la construction d'une conception matérialiste de la vie et du monde qui se passe de Dieu.

Mais il l'est aussi par la pensée politique qu'il développe, celle du communisme qui, initiée par Thomas More au début du XVI<sup>e</sup> siècle, avait jusqu'alors toujours été frileusement, inefficacement utopique. Elle s'ouvre avec lui à la voie révolutionnaire, le faisant apparaître comme le premier théoricien de la révolution sociale, le seul dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle avant la Révolution à prôner la suppression de l'ordre féodal par l'action populaire des masses.

Pas mal pour un petit curé de campagne ! Se hissant bien au-dessus de tous les penseurs mécréants de son temps, Meslier n'est nullement de ces athées qui considéraient l'athéisme comme un « amusement de puissants », un privilège d'aristocrates ou de grands bourgeois avides de liberté, pour eux seuls, pas pour le peuple. Au contraire, l'athéisme auquel on le réduit parfois trop exclusivement, est pour Meslier non seulement une évidence qu'il tente de démontrer, mais un moyen de libération des masses.

En cela et sans doute pour cela, a-t-il une longueur d'avance sur son temps. Car pour retrouver une conception qui unit matérialisme et communisme, négation de Dieu et révolution, il faudra attendre le milieu du XIX<sup>e</sup>, c'est-à-dire, la Révolution française et la révolution industrielle, la laïcisation de l'État et la formation du monde ouvrier, et celle de son mouvement.

Ainsi, ce petit village d'Étrépigny, dans les Ardennes, où il a vécu et où il a servi comme curé pendant quarante ans jusqu'à sa mort (de 1689 à 1729), peut-il s'enorgueillir d'avoir été la terre qui a produit un penseur d'une telle envergure et d'une telle profondeur. Athènes jadis (Socrate puis Aristote) ou, plus proche de nous, La Haye (Descartes), Paris (les encyclopédistes), Königsberg (Kant), Heidelberg (Hegel), Londres (Engels et Marx), ont été, chacun en leur temps, des centres mondiaux de la pensée.

Et lorsque Jean Meslier disparaît, au début de l'été 1729, laissant voguer à la destinée posthume son lourd et subversif *Mémoire* manuscrit dans les circuits clandestins de diffusion des idées nouvelles, son petit village d'Étrépigny près de l'actuelle frontière belge, peut-il se prévaloir d'avoir été alors, pour un moment, à un moment, sans que cela se sache, sans que l'on ne puisse l'imaginer, le centre mondial de la pensée philosophique et politique.

On connaît peu de choses sur Meslier. On ne sait pas, par exemple, à quoi il ressemblait. Les portraits que l'on a fait de lui et que l'on trouve ci et là sur le Net sont tous fantasques et fantaisistes.

Il est né le 15 juin 1664 (du moins est-il baptisé ce jour-là) à Mazerny, un autre petit village des Ardennes, aux frontières de la Champagne. Après être passé au séminaire de Reims, il se voit offrir, début 1689, la cure d'Étrépy et son secours de Balaives, le village voisin. Il a alors vingt-quatre ans et il y restera jusqu'à la fin de ses jours, pendant quarante ans, jusqu'au début de l'été 1729.

D'un premier procès-verbal d'enquête menée en 1696 par l'archevêque Le Tellier, plutôt bienveillant pour lui, on apprend notamment que, sans que cela prêle à conséquence pour le prélat, Meslier avait pour le servir une jeune bonne âgée de vingt-trois ans (il en a alors vingt-huit ou vingt-neuf), présentée dans le rapport comme « sa cousine germaine ». L'était-elle ?

D'un second rapport, dressé vingt ans plus tard, en 1716 par l'archevêque Mailly, bien moins positif, il ressort que sa nouvelle servante, également présentée comme une cousine, avait « environ dix-huit ans ». Il était alors courant qu'un curé ait pour le servir une femme qui n'avait pas l'âge canonique (il était de cinquante ans dans l'archevêché de Reims), sur lequel la hiérarchie ecclésiastique fermait assez complaisamment les yeux. Meslier, ici, sera sommé de s'en séparer.

Cette péripétie de sa vie attise toujours la curiosité : Meslier et ses servantes – disons-le comme on le demande si souvent – couchaient-ils ensemble ? On n'en sait rien. Mais on peut par contre avancer sans grand risque de se tromper qu'il a connu ce qu'il appelle si joliment « ce doux et violent penchant de la nature ». Ainsi écrit-il à propos du plaisir sexuel que sont « sots » ceux qui, « par bigoterie et par superstition, n'oseraient goûter au moins quelques fois ce qu'il en est », confidence au partage complice de laquelle il convie ses lecteurs.

Hors cela, dont ce serait pruderie bigote de ne pas pour lui se réjouir, le rapport dressé en 1716 par l'archevêque Mailly vérifie un autre des rares événements de sa vie dont parlent aussi les récits qui ont circulés sur lui dans le XVIII<sup>e</sup> siècle, celui de sa querelle avec le seigneur local.

Elle éclate ouvertement en juin de cette même année 1716 quand le hobereau l'accuse d'avoir mal parlé dans ses prênes de la noblesse et de lui-même en particulier. Outre qu'il lui est ordonné de renvoyer sa jeune servante, la sanction que lui impose le prélat, pour relativement douce qu'elle soit (une retraite d'un mois au séminaire de Reims), n'en est pas moins une sanction. Ainsi averti, Meslier ne pourra désormais plus s'opposer à son seigneur ni défendre dans ses prênes, contre lui, ses paysans.

Il est vaincu dans cette bataille du village. Mais loin de se résoudre à la défaite, il va porter ses ambitions plus loin, à plus long terme, et plus décidément : il se résout à gagner la guerre, la guerre contre l'ordre féodal-monarchiste tout entier, contre l'injustice politico-religieuse et l'inégalité sociale qui font les privilèges des puissants et le malheur de la multitude.

Vaincre cet ordre millénaire qu'est la féodalité et la royauté ! Mais comment ?

Pour Meslier, loin des utopistes, la transformation du monde passe par l'action du peuple. Non par d'anarchiques jacqueries dont il sait qu'elles finissent toutes, impuissantes, par l'écrasement des paysans soulevés. Mais par l'organisation de leur mouvement révolutionnaire. Pour que les masses puissent se mettre en mouvement, il faut d'abord que des dirigeants révolutionnaires (des « gens de bon sens et de probité », écrit-il) les « désabusent » de la croyance que l'ordre inique est immuable et leur montrent qu'il n'est pas, comme l'Église le leur raconte, voulu par Dieu.

Meslier sait que ce Dieu inexistant que l'on fait vénérer au peuple est utilisé pour le maintenir en soumission, que l'Église est entretenue par l'ordre féodalo-monarchique pour cela, qu'il y a collusion entre l'Église et l'État.

Abattre l'ordre inégalitaire, c'est donc concrètement d'abord saper l'autorité de l'Église sur le peuple qui, sous prétexte de religion, sert de fondement à cet ordre injuste.

Abattre la féodalité ! Abattre l'Église ! Abattre la religion ! Abattre Dieu !

C'est là le fil conducteur de sa pensée qui l'amène à vouloir démontrer, prouver que toutes les religions sont « fausses », la catholique comprise, que la foi est une croyance aveugle, que Dieu n'est pas, ni le Paradis ni l'Enfer, et que le monde s'explique par lui-même et a toujours été, sans avoir eu « ni commencement, ni fin ».

Supprimer Dieu pour transformer le monde. Libérer les consciences d'abord, pour que les masses se libèrent d'elles-mêmes et par elles-mêmes, par leur action révolutionnaire pratique : par leur émancipation de la pensée dominante, par leur union, par leur organisation, par leur unité au-delà des frontières, par leur grève généralisée, par leur transformation de la guerre que les rois et princes leur font mener les uns contre les autres en une guerre des peuples contre ces « grands de ce monde », par leur dictature sur leurs oppresseurs. Meslier écrit qu'il s'agit de « rendre esclaves vos tyrans mêmes », de les « excommuniez entièrement de votre société » et – peut-on être plus clair ? –, d'« opprimer tous les oppresseurs »).

Ce programme révolutionnaire est au service d'un projet qui l'est tout autant : instaurer une sage autorité (non, Meslier n'est pas un anarchiste, comme certains, Onfray en tête, aiment à le laisser croire !), exclure les religions et les cultes, établir la liberté publique, partager en commun le travail, partager en commun les richesses, éduquer en commun les enfants, supprimer l'indissolubilité des mariages...

Son mot d'ordre : « Unissez-vous donc, peuples, si vous êtes sages ! » résonne comme répercuté par l'écho célèbre d'un autre, énoncé plus d'un siècle plus tard au cœur du monde industriel.

C'est dans ce but qu'il se lance dans la rédaction de son *Mémoire*. Adressé à tous les opprimés, à « ses paroissiens et à tous leurs semblables », comme il l'écrit lui-même dans le titre, lui qui veut se faire entendre « d'un bout du royaume à l'autre, ou plutôt d'une extrémité de la terre à l'autre », son *Mémoire* détonne et détone en son siècle – aujourd'hui encore d'ailleurs.

Jean Meslier y expose ceci :

- Toutes les religions sont fausses, celles que dénonce la catholique, mais aussi et tout particulièrement la catholique : « les religions ne sont que des inventions humaines » qui se contredisent entre elles (c'est sa « *Première preuve* »).
- Les moyens par lesquels l'Église mène le peuple à croire en Dieu pour accepter sur terre l'inacceptable sont de vaines tromperies, que ce soit, montre-t-il avec force exemples, les miracles, les révélations ou les prophéties de la religion chrétienne, blindée et saturée d'incohérences, de contradictions et d'abracadabrances, autant dans l'*Ancien* que dans le *Nouveau Testament* (ce sont ses trois « *Preuves* » suivantes).
- La doctrine du catholicisme est pleine d'erreurs, avec par exemple, sa condamnation chez les païens de l'idolâtrie qu'elle ressuscite pourtant dans celle de la transsubstantiation en vertu de laquelle les hosties sont considérées comme autant de corps de Dieu, avec la toute-puissance proclamée d'un Dieu pourtant insatisfait de sa

création, ou encore avec les trois personnes en Dieu qui sont, l'une comme les deux autres, autant de Dieux, ce qui fait du christianisme, non un monothéisme, mais un trithéisme ; quant à sa morale, elle est tout autant fallacieuse et trompeuse, elle qui, glorifiant la souffrance et condamnant le plaisir, voit le bien dans le mal et le mal dans le bien et, prônant la résignation, conduit les pauvres à accepter sans broncher injustice et oppression (c'est sa « *Cinquième Preuve* »).

- Une religion qui approuve et soutient « la tyrannie des grands », les privilèges de la noblesse, de la monarchie et du clergé lui-même, qui cautionne et bénit un ordre social inacceptable fondé sur l'appropriation privée, qui prône d'autres injustices comme l'indissolubilité des mariages – Meslier est aussi un précurseur du féminisme ! – et l'inégalité du sort dès l'enfance ne peut d'être d'institution divine : elle est une construction humaine (c'est sa « *Sixième Preuve* »).
- La matière est créée et a d'elle-même son propre mouvement, idée sur laquelle il élabore sa théorie matérialiste conséquente du monde et de la vie au travers notamment d'une critique serrée des arguments cartésiens de Fénelon et de Malebranche qu'il a lus méticuleusement et qu'il utilise à la fois comme tremplin et comme repoussoir, démolissant entre autres l'équation idéaliste et théiste entre la matière et l'étendue que prônait Descartes afin de conserver une « âme » immatérielle censée « prouver » Dieu, mettant aussi en évidence que « tout ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable dans la nature ne démontre pas tant l'existence d'un Dieu tout-puissant et infiniment parfait, comme le moindre mal démontre qu'il n'y en a point » (c'est sa volumineuse « *Septième Preuve* »).
- L'âme – c'est-à-dire la pensée, les sentiments, les sensations et ce que l'on appellerait aujourd'hui la « conscience » – est matérielle, formée par les « modifications » de la matière, des êtres composés de matière parmi lesquels, en opposition ouverte avec la lourde et cruelle théorie cartésienne des « animaux-machines », il place les animaux au même rang que les hommes (c'est sa « *Huitième Preuve* » et dernière).
- Et enfin et peut-être surtout, le renversement de l'ordre injuste est une nécessité pour laquelle il propose un programme et une stratégie révolutionnaires des masses visant à construire, avec elles, par elles et pour elles, une société égalitaire excluant la propriété privée (c'est, déjà annoncée dans sa « *Sixième Preuve* », sa « *Conclusion* »).

Car son athéisme, Meslier le conçoit, on l'a vu, non comme une prérogative des puissants, des nantis et des intellectuels, mais comme un moyen de libérer les masses. Ce qu'il dénonce, c'est l'alliance du trône et de l'autel. C'est pour cela qu'il prône l'athéisme. Il l'énonce avec clarté :

« La religion soutient le gouvernement politique si méchant qu'il puisse être et, à son tour, le gouvernement politique soutient la religion si vaine et si fausse qu'elle puisse être. ».

C'est parce qu'il veut détruire la féodalité et la monarchie qu'il veut détruire l'Église qui les soutient et les bénit. Et s'il veut détruire la religion, et donc détruire Dieu, c'est pour libérer l'humanité entière de l'oppression d'une société qui a besoin de religion pour maintenir sous son joug les masses opprimées et abusées. La libérer de la fable d'un Dieu qui n'est point comme de celle d'un monde qu'on ne pourrait révolutionner.